

Vie et mort des structures mythiques

Jean-Charles Pichon

Volume 15, Number 3-4 (87-88), 1973

Parole, poème, sacré

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30357ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pichon, J.-C. (1973). Vie et mort des structures mythiques. *Liberté*, 15(3-4), 17-51.

Vie et mort des structures mythiques

J.L. Borgès, l'un de mes maîtres, n'a pas craint d'écrire : « Le principe de la conception de l'éternel retour est astrologique ». Ce mot prouve la très grande difficulté que le génie lui-même doit vaincre pour s'arracher à une certaine illustration de l'Histoire mythique. Et, de fait, je ne connais pas un seul génie du Moyen Age, depuis Roscelin jusqu'à d'Aurecourt, qui n'eût parlé comme Borgès. Mais ce n'est pas exact : l'illustration astrologique n'est point la seule qui permette d'atteindre à la notion de cycles éternellement renaissants.

L'indouisme lui préfère la symbolique des *avatars*, qui transforme les dieux eux-mêmes (en tortue, épervier, femme, lion, nain, etc.) au long des Eres traversées ; l'hébraïsme lui préfère la symbolique des *tribus* issues des douze fils de Jajob, depuis la Roche scorpionnaire jusqu'à Benjamin (le Loup). Le christianisme invente les douze apôtres du Christ, les douze cathédrales de Grégoire, les douze pierres précieuses de Marbode et de Flore ; l'Imâmisme duodécimaire, la succession des douze Imâms ; le djainisme des derniers siècles avant J.-C., la succession des douze Ouvriers, et l'hindouïsme du IXe siècle celle des douze Révélateurs. Le civaïsme parlera des douze sexes de Civa et Kant des douze catégories, etc.

Ces illustrations diverses d'une seule réalité sont, de fait, à ce point différentes que le parallélisme entre elles semblerait impossible si, d'une série à l'autre, les Douze ne se sui-

vaient dans le même ordre rigoureux. De sorte qu'il suffit de définir une seule structure de n'importe laquelle de ces suites, pour retrouver le sens caché de toutes les autres. Si le dernier Ouvreur djainiste avant Mahavira, Parsva (donné pour « mort » en -776), est défini comme « le roi juste », le père des patriarches et des tribus, il s'ensuit que le précédent, Nemi, dont on fixe la « naissance » au Ve millénaire, a été le Créateur, le Nourricier, et l'on remarque alors que le même nom a figuré la même période mythique chez tous les peuples de la terre : Nemred dans les traditions de l'Irlande, Nemrod dans l'Occident chrétien, Enuma dans l'antique Sumer, Nzamé dans l'Afrique noire.

Si Benjamin est le Loup, il figure l'Archer ou Sagittaire, car le Loup était le symbole de cette structure, déjà, dans le premier zodiaque de Sumer, et c'est encore Lycus, le père des Gémeaux Amphion et Zétos, que les Grecs associeront à l'Apollon lycéen et dont Aristote fera le maître occulte de son *Lycée*. De sorte que le fils précédent de Jacob, Josèphe, symbolise la Terre-mère (comme on le voit par le rêve des Vaches et des Epis).

Si l'avatar-Lion de Vichnou est, de toute évidence, un symbole solaire (puisque les dieux solaires, presque partout, ont pris la figure du Lion), il suit que l'avatar suivant, le Nain, figure l'entité qu'en d'autres religions, on symbolise par le Serpent ou l'on définit par la Science. Et ainsi de toutes les religions, de toutes les symboliques.

Il n'est pas un ésotérisme, depuis l'astrologie de Sumer, qui ne se fonde sur les Douze d'une part, et, de l'autre, sur cet ordre immuable, rigoureux, de succession entre les douze structures, qu'il s'agisse d'un ésotérisme religieux ou d'un ésotérisme "rationnel" comme les *douze causes* des Gréco-indiens ou les douze catégories de Kant. Douze fleurs, douze arbres, les douze animaux du bestiaire, les douze Principes de Lulle, les douze Etats de Blake, les Archétypes de Jung, les Traditions de Guénon, etc. rendent compte aussi bien, ou aussi mal, de l'Ensemble inconcevable *en soi*.

Il se trouve même que, parfois, l'ésotériste n'a pas pris une exacte conscience de cet Ensemble en sa totalité. Il n'a

saisi que les *dix* (Intelligences de l'islam ismaélien ou *Se-phiroth* de la Kabbale) les *neuf* (muses ou planètes), les *huit* (de l'*Ogdoade*, du premier christianisme), les *sept* (notes de musique, jours de la semaine, volumes de Kepler, couleurs spectrales de Newton), les *cinq*, terres, couleurs et saisons chinoises, pointes du pentacle de Salomon ou de notre Légion d'honneur, les *quatre* (nos races, nos saisons ou nos points cardinaux), les *trois* (platoniciens, soufis ou catholiques) les *deux* (du Boroastre perse, de l'arivalence manichéiste ou de la dialectique marxiste) ou l'*Un*, le dieu unique, Dieu, qui recouvre tous les autres.

Mais c'est toujours l'approche de l'Inconcevable même. L'Un catholique reconduit au Trois et, pour l'ésotérisme du Collège des Rites, aux douze (apôtres, églises, vertus, etc.). Des deux (le Yin et le Yang), le *Livre des mutations* chinois déduit le Huit, par alliances des deux diagrammes : — et — plus tard, en la corruption des rois de Justice, Tcheou (vers -770), l'ésotérisme chinois déduira de ce Huit (au carré) les 64 structures fondamentales, que l'inventeur de l'A.D.N., Watson, réinvente pour en faire les fondements de la nouvelle biologie.

Différemment, les neuf Muses ne furent d'abord que trois, à Mycènes. Ou les sept Couleurs de Newton ne se retrouvent plus que trois : le bleu, le rouge et le jaune, desquelles peuvent être tirés, par degrés décelables, le violet, l'orange et le vert (ce qui les porte à six), puis le brun et l'indigo, le pourpre et le rose, l'émeraude et le jade. On peut prédire sans risque de se tromper qu'un jour, par la double action de la musique concrète et de la musique sérielle, les sept notes harmoniques se retrouveront douze.

Ce prodigieux entrelacs ne recouvre donc pas quelque vague occultisme, mais *toutes* les conceptions, figurations, consciences que l'homme a pu se faire ou a su prendre du monde. Il n'est pas concevable qu'un esprit y échappe, s'il va jusqu'au bout de soi — ou, seulement, jusqu'à quelque appréciation cohérente, fidèle, intelligible du monde. Car, s'il en était autrement, depuis six mille ans que l'homme pense (ou que nous avons la preuve qu'il pense), il eût assurément perçu,

conçu ou inventé d'autres « ensembles » de nombres ou de symboles. Mais pourquoi douze ?

Le problème peut être traité de différentes façons. Tous les chemins mènent à Dieu. Le théologien part de l'Un ; puis, de l'Unité, il descend au Trois, mais ce n'est pas sans être passé par le Deux de la Dialectique chrétienne : le formateur-reflet de saint Augustin, les Imitations de Jésus-Christ ou la Conformité avec le Christ des *bulles* du XVIIIe siècle. Au contraire, parties du Deux et du Trois, de nombreuses tribus africaines, amérindiennes ou civaïtes ont atteint presque immédiatement en Cinq (racines de l'Arbre, K des sikhs, composants de Civa). Mais, d'une manière ou de l'autre, ces Deux et Trois se retrouvent à la fondation même de toutes les religions universelles, depuis le manichéisme des Perses ou du tantrisme jusqu'à la Sainte Trinité. C'est donc sur l'un et l'autre qu'il convient de se fonder pour tenter d'y voir clair.

Le deux — Nous vivons à tel point dans l'ambiguïté même, ou du bien et du mal ou du vrai et du faux, qu'il n'est pas nécessaire, en ce XXe siècle, d'en démontrer le caractère universel et continu. Un jour, je me suis amusé à recenser toutes ces dialectiques dont nous vivons, depuis le prolétariat et le capitalisme jusqu'à l'extraverti et l'introverti du psychanalyste, en passant par le noir et le blanc. J'en ai trouvées deux cent cinquante-sept, mais je doute que ma liste fût exhaustive, puisque la dialectique philosophique de l'hétérogène et de l'homogène ne m'était pas connue quand je l'ai dressée. La difficulté — que nous rencontrerons d'ailleurs en toutes nos études — est de saisir ici la dualité réelle que ces dialectiques recouvrent ou, si l'on veut, le lien commun qui les unit. Car il est évident que la dialectique marxiste, par exemple, ne traite pas du même univers que la dialectique du psychanalyste, ni celle-ci du même univers que la dialectique du logicien. Mais, d'autre part, on voit clairement que toutes recouvrent une même impuissance de saisir *ce qui est* autrement que par le deux. Au-delà, ou en deçà, de toutes les économies, de toutes les politiques, de toutes les sciences et de toutes les philoso-

phies concevables, il doit donc exister une sorte d'ambivalence fondamentale hors de laquelle l'homme ne peut vivre.

J'ai cru comprendre, voilà bien des années déjà, que cette ambivalence pourrait être le Je lui-même, contenant de « quelque chose » qui le constitue, idées ou molécules, et contenu en « quelque chose » qui le limite, l'autre, l'étranger, le territoire, le champ, dans lequel il évolue. De fait, par l'invention des deux notions de la « carte » et du « territoire », le fondateur de la « sémantique générale », Korzybski, a certainement donné de la dualité fondamentale une des figures les plus exactes : l'homme ne fait jamais que dessiner une carte du territoire dans lequel il vit. Mais, prisonnier de son succès (ou de son orgueil), Korzybski lui-même n'a pas su tirer de sa découverte tout ce qu'elle contient.

Son erreur fut celle de bien d'autres qui se penchèrent sur le problème (je pense à Spengler et au « Déclin de l'Occident ») : que le « contenu » du Je n'est qu'une sorte de mouvement, organique ou mental, qu'on nommera l'Esprit ou la Passion ou le Devenir, et qu'au contraire, notre contenant est d'un ordre matériel, topologique, spatial. De sorte que l'homme serait une *fonction* (dans le sens mathématique du mot) prisonnier d'un certain *ensemble*, qu'il nomme l'univers, le pays ou la famille. Sa volonté ou sa passion le porteraient alors à tracer la carte (ou à se figurer le devenu) du réel où il vit. Mais sa propre réalité serait tout autre, puisqu'elle consisterait dans le mouvement même (l'âme ou l'esprit) qui l'anime.

Différemment, si le contenu du Je n'était pas cette « fonction » qu'on imagine, âme ou esprit, s'il n'était pas quelque mouvement qui entraînerait vers on ne sait quoi nos appétances, nos volontés et nos consciences, il pourrait être la texture d'accoutumances, d'aptitudes et de complexes dont le matérialiste rationaliste nous prétend fait et que tisseraient à tout instant les heures, les jours vécus.

Mais le contenant du Je, alors, ne serait plus physique ou matériel, topologique, ainsi que, longtemps, le spiritualiste l'a cru. Il serait ce mouvement (de la cause à l'effet) que la science matérialiste voit en lui, sinon le mouvement plus

réel encore qui donne une continuité précise aux apparences de l'Univers : l'onde électromagnétique.

La première conséquence de cette conception, nul ne l'ignore plus, c'est que le rationaliste se croit mené par son passé (l'hérédité, le milieu, l'habitude contractée, l'Histoire) vers une figuration ou un néant-fin. Le contenant du Je, en somme, serait le monde de l'*entropie* où tout ce qui existe ne pourrait évoluer que d'une origine causale vers la désintégration finale. Au point qu'il serait possible de calculer, à partir de ce passé vécu — de l'homme, du moteur ou de l'étoile — le temps d'existence qu'il reste à l'étoile, au moteur, à l'individu, puisque, en ce sens du Temps, du passé vers l'avenir, tout tend à la dégradation, au stress, à l'éparpillement, à la mort.

Toute les tyrannies découlent de cette conception : le sadisme de l'aimé, la cruauté du fonctionnaire, la prétention constante de tous les capitalismes et de tous les socialismes de diriger ou de planifier l'avenir. Toute la science moderne en découle, qui ne sait évoluer que de la cause à l'effet ou du chaos premier des rêves et des légendes à la saisie future — et dérisoire — d'un monde entièrement figuré — ou totalement détruit.

A l'inverse, tous les esclavages naissent de la conception contraire (du Je-mouvement saisi dans une contrainte spatiale et matérielle) : le masochisme de l'amant, l'humilité du fonctionné, la soumission parfaite de l'homme de parti, la naïveté tragique du citoyen captif, ligoté dans les rêts de la planification.

Toutes les dialectiques universelles semblent se résoudre, comme Koestler l'a cru, en celle du Yogi et du Commissaire, ou de la victime et du bourreau. Mais il se pourrait qu'encore, cette dualité ne cernât pas la réalité toute entière.

Du Deux au Quatre — Car le spiritualiste se trompe : il ne contient pas cette vocation de la Vérité, du Bien, de l'Harmonie qu'il imagine. Si le contenu du Je était cette ligne continue, cette onde, nous pourrions le saisir entier à tout instant, car l'onde est cela même qu'on ne peut saisir que globa-

lement, dans son ondulation même. Nous constatons qu'il n'en est rien. Au contraire, le Je ne saisit que des composants ou des fragments de soi-même : le sang, la cellule, la molécule, ou des idées non moins précises et fragmentaires. De sa volonté il ne distingue que des volitions, de sa complexion que des complexes. Il n'appréhende jamais *en soi* le mouvement même qui l'assure de sa permanence.

A l'inverse, le Je ne peut être contenu dans une réalité discontinue (hétérogène), dont il cernerait les aspects et les contours par les images qu'il s'en donne. Car la réalité qui le contient est sans cesse transformée par la vie qui le porte et le nourrit. Avant d'être contenu dans le bureau où j'écris ces lignes et dont je peux, en effet, définir les aspects, je suis contenu dans la Vie, c'est-à-dire un mouvement qui m'échappe et me change moi-même à tout instant. Nul territoire que je puis cartographier, le champ où je marche, le pays où je suis, le Cosmos où va le système solaire, ne rend compte, en sa réalité, de ce contenant-là.

Mais ce n'est pas dire que, pour autant, le contenu du Je puisse être appelé le passé, car l'avenir n'est fait, précisément, que des probabilités que, maintenant, je contiens. Ce n'est pas dire que, pour autant, le contenant du Je puisse être appelé l'avenir, car le passé, mon passé, n'est autre que la durée où je subsiste et qui est faite de tous les instants vécus. Ce n'est pas dire, par suite, que je puisse évoluer du passé vers l'avenir. Car, dans le monde réel, on sait que l'acte éventuel (je vais boire ce verre) précède toujours l'acte passé (ce verre est bu), de sorte qu'un avenir possible y devance toujours le passé devenu, en dépit de toutes les prétentions contraires.

Le contenu du Je n'est pas une continuité, ni un devenu ; son contenant n'est pas une discontinuité, ni un devenir. Bien loin d'être une « fonction » au sein de quelque « ensemble », le Je est un ensemble saisi par une fonction, un puzzle d'intériorités statiques qu'une dynamique enveloppante précipite vers la possible synthèse de tous ses constituants. Le stable, l'identique et le topologique ne sont qu'en notre esprit : nullement en *cela* qui nous contient.

Mais, contradictoirement, il ne serait pas concevable que le devenu précédât le devenir. Concrètement, dans l'instant, je constate qu'il n'en est rien. Puis, lorsque, s'échappant à l'instant où il vit, le rationaliste prétend que, dans le monde scientifique, il en serait ainsi, nous voyons que son « devenir » n'est que l'entropie, le stress, la désintégration, la mort. Il peut si peu concevoir un devenir effectif (un « progrès » contrôlable) qu'il n'a même pas de mot pour le dire. Le contraire — inimaginable — de l'entropie universelle ne serait, dit-il sans plus, qu'une non-entropie, une *négentropie* ; lui propose-t-on les mots qui pourraient convenir, l'Amour, la Création, l'Intuition salvatrice, la Renaissance, la Résurrection, la Conversion, il traduit ces mots par « prodige », « mythe » « merveilleux », « miracle » et se tord de rire.

En bref, au lieu d'une simple dialectique, c'est une dualité double qu'à tout instant de son existence, le JE se trouve affronter. Contenu et contenant d'une part, il peut se concevoir ou vivre d'autre part comme discontinu et donc définissable — en ses divers composants — ou comme continu et dynamique (car il n'est de continuité réelle que de l'onde, de la fonction). Pourtant, il ne sait jamais, d'une façon certaine, s'il est contenu, en tant qu'ensemble définissable, dans une réalité mouvante et entropique ou, comme destin, continuité mythique, dans une réalité topologique et morcelée. Il croira seulement être ceci ou cela.

Mais, s'efforçant de concilier les deux contradictions, le Je ne pourra que tomber dans l'illusion commune aux deux croyances, celle du matérialiste et du spiritualiste, l'illusion la plus sottise puisqu'elle consiste en fin de compte à doter le contenu du Je d'une certaine continuité, ou spatiale (son esprit, son âme) ou temporelle (son passé) Si bien que le premier prétend le Je contenant de son passé et contenu dans l'avenir et que le second prétend le Je contenant de quelque « esprit », de quelque « vocation » et contenu dans le discontinu des formes, le captif et la victime des apparences.

Il n'y a point la simple dialectique du contenant et du contenu (le maître et l'esclave, le commissaire et le yogi), mais quatre réalités au moins, le continu et le discontinu, le

devenu et le devenir, que nous ne pouvons exactement saisir *en soi*. Quand j'eus compris cela, je pressentis également que toutes les dialectiques dont nous vivons doivent être de même dédoublées. Car il n'y a pas de mal et de bien, de faux et de vrai, de laid et de beau. Il n'y a pas d'introversion (schizophrénique) ou d'extraversion dont l'aboutissement extrême serait une paranoïa, car, de fait, c'est parfois l'introverti qui se fige en une certaine cartographie du Je et devient paranoïaque, ou c'est l'extraverti qui se dissout dans le rythme même d'une dynamique contenante et sombre en la schizophrénie.

Il n'y a pas davantage, *en soi*, de prolétariat et de bourgeoisie. Comme on le voit, en politique, par le renversement analogue qui fige le révolutionnaire dans la pire réaction (jacobine, par exemple, ou stalinienne) et jette le fils du capitaliste, le fils de famille, dans la pire éparpillement gauchiste. Qu'est-il de plus bourgeois que l'ouvrier d'aujourd'hui, figé dans son besoin d'une retraite, d'une assurance, d'une assistance sociale, etc ?

Tout homogène ne tend qu'à son éparpillement, tout hétérogène au rassemblement. A tel point que le premier (la religion dogmatique) aboutit fatalement aux temps matérialistes, de la période akkadienne, de la période hellénistique ou des temps que nous vivons, et que le second (le matérialisme) aboutit non moins fatalement à la récréation des panthéons de Thèbes ou bien de Rome. Etc.

Mais il est d'autres dualités qui recouvrent et renversent celles-là. Je les nomme le « discontinu » et le « continu », le « possible » et la « durée ». Les mots importent peu. Ce qui compte, en effet, c'est que nous sommes passés, sans en prendre conscience, du Deux dans le Quatre, accédant à un autre degré de l'ésotérisme — ou de la philosophie.

Le Quatre — De ce qui précède, il découle que l'étude du Quatre échappe à l'entendement de l'homme. Comment parler de quelque chose qui échappe à son entendement ? En trichant, tout d'abord. Il se trouve qu'à notre échelle, le Quatre est deux fois Deux. Or, le Deux nous est connu — ou, du moins, connaissable (le contenant et le contenu). Je peux

multiplier toute dialectique par elle-même, à l'infini, sans redouter de ne plus comprendre. Et, de fait, je multiplie toujours.

Je pourrai dire, comme je l'ai dit, qu'il existe deux flèches du Temps, l'une du Possible vers la Durée (un acte à faire se fait et tombe dans la durée) l'autre du passé vers l'avenir (de la cause vers l'effet) et qu'il existe de même deux conceptions de l'Espace, l'une discontinue (cartographiée), l'autre continue (le territoire où je suis). Mais, de ces quatre notions, je ne pourrai rien déduire car elles se situent de fait en des réels, le temporel et le spatial, incomparables l'un à l'autre.

Au contraire, si je reviens à ma seule certitude : que je suis à la fois contenu et contenant, j'avouerai par là même que je me trouve exister dans *quelque chose* dont le volume serait la sécante, le Je étant ce volume même qui partage le réel en un contenant et un contenu.

Or, un univers à N dimensions se définit précisément par les dimensions de sa sécante ($N - 1$, selon la formule de Poincaré). La ligne, à une dimension, a pour sécante le point (par définition dénué de dimension) ; le plan, à deux dimensions, a pour sécante la ligne ; le volume, à trois dimensions, a pour sécante le plan, etc. De sorte qu'un espace à quatre dimensions a pour sécante le volume.

On peut admettre, comme Einstein, que la quatrième dimension de cet « espace » serait le Temps. Mais notre impuissance à saisir le Quatre nous contraindrait alors à nous imaginer deux dimensions de l'Espace (le continu et le discontinu, par exemple, ou le monde électromagnétique et le monde gravitationnel) et deux dimensions du Temps (l'avenir et le passé).

Nous avons vu que ces quatre dimensions ne sont pas définissables *en soi* : elles ne le sont que l'une par l'autre. De sorte que le contenant continu (l'onde électromagnétique) comporterait une sorte de discontinuité (le *quanta*) qui permettrait de se figurer sa longueur et sa fréquence, voire même de calculer l'énergie qu'il contient. Mais, à l'inverse, le discontinu contenu, photons de la lumière, électrons de la ma-

tière, comporterait une certaine continuité, par exemple la gravitation qui lie la particule élémentaire à l'orbite où elle évolue, ou la planète à son orbite spatiale.

De même, on ne pourrait parler d'avenir et de passé, mais de la flèche du Temps de la cause vers l'effet (dans le sens rationnel) ou du possible vers la durée, dans l'autre sens. Mais c'est toute une vision du monde qui s'en trouverait inversée, car le Je ne vit pas de la même manière de la cause vers l'effet ou du possible vers la durée : l'entropie est la raison de l'un, la chimère est la rançon de l'autre. Et l'univers de l'électromagnétique (où tout se fonde sur la vitesse) n'est pas l'univers de la gravitation (où tout se fonde sur la distance et sur la masse) : lorsque, vers le milieu de sa vie, il en a pris une pleine conscience, Einstein a failli devenir fou.

Il n'est personne jusqu'à présent, me semble-t-il, qui ait appréhendé les quatre dimensions du Réel d'une manière intelligible. Mais les quêteurs ésotéristes n'ont pas manqué qui ont tenté de les figurer ou de les symboliser par des entités précises, telles que les Saisons ou les Eléments, les Points Cardinaux, les Jeux, les Races ou les Arts.

Bien qu'il apparaisse ridicule de prétendre identifier les unes aux autres ces diverses formulations du Quatre, l'expérience n'en fut pas moins tentée, souvent, à tous les âges de l'Histoire. On sait d'avance que les résultats de ces quêtes ne peuvent être autres que décevants : mais cela ne signifie pas que ces quêteurs fussent des fous ou des imbéciles. Ils étaient plus conscients de l'impossible approche de la Réalité que le génial Einstein quand il tentait d'unifier en une seule formule les lois de l'électromagnétique et celles de la gravitation.

A l'été, les Chinois de l'époque Tcheou identifiaient le Feu, le Sud, le Rouge ; à l'hiver, la Terre, le Nord et le Noir ; au printemps et à l'automne, l'Air et l'Eau, l'Est et l'Ouest, le Blanc et le Vert. Boèce, au Ve siècle, identifiait le Feu (et sa suite) à la science du Nombre, l'Arithmétique ; la Terre à la Géométrie ; l'Air à l'Astronomie et l'Eau à la Musique. Il retrouvait ainsi la très antique synthèse des Egyptiens et des Indiens entre le Feu et le regard, la Terre et le goût, l'Air et d'odorat, l'Eau et l'ouïe. Mais, comparant les Eléments aux

quatre Jeux (ou *Mania*), Platon rattache le *vertige* aux dieux de Terre (la Création, la Mère, etc.), le *combat* aux dieux de Feu (Apollon), le risque ou *aléa* aux dieux d'Eau (l'Aphrodite marine) et le mime ou la métamorphose à Dionysos, le Mutant, le « deux fois né ».

Tous ces ésotéristes ne prétendaient point par là que la Terre fut géométrie ou le Regard identique au nombre, le Nord au vertige, le Rouge au combat — ce qui serait tout bonnement absurde. Ils proposaient seulement d'admettre que les mêmes rapports se retrouvent en toutes ces analogies.

On remarquera, de fait, que trois de ces symboliques (*Eléments, Saisons et Points cardinaux*) tentent de décrire un univers contenant du JE, soit spatial (les Points Cardinaux), soit temporel (les Saisons), soit positionnel et passif (la Terre), positionnel et actif (les Astres), mouvant et passif (l'Eau), mouvant et actif (le Feu) ; et que les trois autres symboliques (*Sens, Jeux et Sciences*) tentent de décrire un univers contenu dans le Je, l'univers intérieur de l'homme, soit passif (les Sens), soit actif (les Sciences), soit passif comme le Vertige et le Risque, actif comme le Combat et le Travesti.

C'est donc en se plaçant toujours de l'un des points de vue fondamentaux, le contenu et le contenant, que les ésotéristes ont tenté de définir l'ensemble et la fonction de ce qu'on nomme le Réel. Mais on doit constater aussi que, de l'un et de l'autre points de vue, l'ésotériste n'a su que donner trois formulations distinctes du réel : soit, dans une sorte de « vérité » les Eléments et les quatre Sciences, soit, dans une sorte de « polarité » les Sens ou les Points cardinaux, soit, dans une sorte d'« objectivité » qu'il faut bien dire désespérée, les Jeux ou les Saisons.

Ce n'est pas dire, pour autant, que ces recherches furent toujours dépourvues de valeur. Elles ont révélé aux ésotéristes plusieurs évidences qui éclaircissent, si peu que ce soit, le problème en question. C'est ainsi que l'Air et le Feu sont généralement considérés par eux comme des Eléments de lumière ou positifs ou mâles ; la Terre et l'Eau, comme des Eléments d'ombre ou négatifs ou femelles. Or, chez tous, l'Air et le Feu

sont des symboles de la discontinuité, la Terre et l'Eau, des symboles de la continuité.

Mais, pour Boèce, contradictoirement nous semble-t-il, la Terre et l'Air sont des topologies (que définissent les « formes » ou les « astres »), l'Eau et le Feu sont des mouvements (que circonscrivent les ondulations de la rythmique ou la progression des nombres).

Continuité topologique, la Terre se laisse comparer alors non seulement à la Géométrie mais à la Création et à la Nutrition (au point que, dès Sumer, le même idéogramme figurait la bouche d'une part, de l'autre le Taureau créateur). Elle est essentiellement *contenante* et *pénétrée*.

Continuité mouvante, l'Eau se laisse comparer non seulement à la Musique (ou l'Acoustique), mais au sens qui saisit cette réalité : l'ouïe, comme en témoigne l'ésotérisme d'Osiris ou d'Ounis (le vieux Poisson Oannès), puis tout l'ésotérisme chrétien, depuis saint Grégoire le Grand jusqu'à François d'Assise — et, même, Ignace de Loyola (les trois Notes). Mais, alors que la Terre se laisse réduire à une topologie, les ondes, marines ou acoustiques, ne se laissent réduire qu'à des vitesses ou des fréquences. Il s'agit d'une réalité essentiellement *contenante* et *pénétrante*, que Sapho identifiait à un amour lesbien.

Discontinuité topologique, l'Air se laisse comparer, dans cet ésotérisme, à la science des astres, l'Astrologie (Astrophysique en notre temps), mais également à cette autre science de la respiration qu'est, depuis deux mille ans, le *yoga*. Et ce n'est point par hasard si ce sont précisément des prophètes ou des prêtres des divinités de l'Air ou de l'Atmosphère, *upanichads* ou djainistes, qui ont inventé cette science. *Contenue* dans le Je (par sa cartographie du ciel ou sa propre respiration), cette structure n'est que *pénétrée*, comme pourrait l'être un mâle homosexuel.

Enfin, le Feu, discontinuité mouvante, se laisse comparer au Nombre, qui évolue de même dans la discontinuité, au point que nul n'a jamais pu passer d'un nombre à l'autre (ce qu'aucune décimale ne permet) mais seulement *sauter* de l'un à l'autre, comme de cette orbite-ci à celle-là. Or, le Feu

et le Nombre, en cela, sont analogues au Regard, qui ne saisit de même qu'un objet à la fois et s'exerce aussitôt, quand les yeux s'ouvrent, et s'abolit sans recours lorsque les yeux se ferment. Il s'agit bien d'une structure *contenue*, l'image que mon regard me donne du monde, et *pénétrante*, qui en douterait ?

Mais un autre rapprochement classique, entre les Jeux et les structures élémentales nous découvre que le Vertige et le Risque, jeux passifs où le Je se livre tout entier, se rattachent à la Terre le premier, à l'Eau, le second, tandis que les deux Jeux actifs, le Combat et le Travesti, se rattachent au Feu et à l'Air. C'est donner au continu (topologique ou dynamique) une qualité supplémentaire, la passivité, ou, pour mieux dire, l'inertie, que le physicien réinvente lorsqu'il définit la matière et l'onde par les orbites où évoluent leurs constituants, dans l'inertie parfaite de l'accélération gravitationnelle.

C'est donner au discontinu (mouvant ou positionnel) une qualité supplémentaire, l'*activité*, que le physicien nomme la « vitesse » et le philosophe le « devenir ».

Nous avons montré que les notions naïves de Temps et d'Espace recouvrent en fait deux dualités différentes : le devenir et le devenu la première, la discontinuité et la continuité la seconde. L'éсотérisme nous révèle que ces quatre dimensions de l'Espace-Temps peuvent se ramener à deux, par l'hypothèse que toute continuité se présente comme un devenu, toute discontinuité comme un devenir.

Cela signifie que le Je se trouve contenu dans une continuité devenue et contenant d'une discontinuité qui devient, ou bien l'inverse. En aucun cas, il ne peut être à la fois contenant d'une continuité (spirituelle) et contenu dans un devenu (dogmatique) comme le prétend l'idéaliste, car la continuité et le devenu ne peuvent être opposés l'un à l'autre, comme ce serait le cas si l'une était le contenu du Je et l'autre son contenant.

Mais en aucun cas non plus, le Je ne peut être à la fois contenant d'un devenu (son passé) et contenu dans une continuité (le progrès ou le déterminisme scientifique), comme le matérialiste le prétend.

Si le Je est contenant d'une discontinuité qui devient (les probabilités ou le possible) et contenu dans une continuité devenue (la durée ou l'éternel), le réel est comparable à cela que le spiritualiste imagine, mais à cette exception près que le Je ne possède pas une Ame ou un Esprit, ni aucune continuité, de quelque espèce qu'elle soit : il n'est d'autre continuité que ce qui le contient et l'entraîne vers une fin inintelligible (puisqu'aucune continuité contenue ne la reflète). L'homme ne peut atteindre à l'éternité qu'à la condition de n'avoir pas une âme.

Au contraire, si le Je est contenu dans une discontinuité qui devient (l'Histoire, par exemple, ou les mondes matériels) et contenant d'une continuité devenue (sa durée propre, qu'alors on nomme le passé), il évolue, de fait, du passé vers l'avenir, de la cause vers l'effet, comme le matérialiste le croit. Mais l'état-fin du Je, alors, ne peut être un progrès, une négentropie. Au bout de son chemin, il n'y a que la mort. Le Je ne se connaît pas sans se perdre.

Dans un cas, je dois renoncer à posséder une âme, dans l'autre à progresser. C'est donc que, dans les deux cas, il me faut renoncer à pénétrer ou circonscrire la continuité même ou la totalité du réel que je contiens et où je suis contenu. Ni l'Esprit intérieur ni quelque Eternité ne sont de mes domaines.

Il n'en saurait être autrement puisque le Je n'est jamais que contenant ou contenu, c'est-à-dire la sécante d'un univers à quatre dimensions, quand il n'en comporte que trois. Ni la ligne ne circonscrit le plan, ni le plan le volume. Mais, ne concevant pas le Réel *en soi*, le Je peut-il du moins se concevoir soi-même ?

Le Trois — Répétons-nous, pour que tout soit clair. Le contenu du Je est discontinu ; il n'est fait que des possibles dont il se tisse un devenir. Le contenant du Je est continu, il est fait de sa durée même, à tout instant devenue. Bien qu'il prétende vivre et raisonner dans le sens inverse du Temps, de la cause vers l'effet ou d'une Révélation vers un quelconque Salut, le Je ne vit jamais, en réalité, que de cet avenir

discontinu (ses rêves, ses désirs, ses volitions) vers la durée qui le contient et qui l'entraîne comme la voiture ou le train dans lesquels on se trouve pris. L'Instant ne cesse d'être possible que pour tomber dans le passé ; nul ne vit dans le sens d'un Temps inconcevable où le fait précéderait l'à faire. Mais nul non plus ne connaît, ne possède ou ne reflète la continuité globale du Réel où il se meut.

En effet, ce Réel, comment le définir ? Comment en parler seulement ? S'il prétend le nommer, le Je se trouve confronté dès le premier vocable à une difficulté triple. Car il lui faut parler un langage défini, ou le français ou l'anglais, le langage de sa tribu ou de sa nation, et parler catholique ou bien marxiste, etc. Quoi qu'il veuille affirmer ou nier, il ne s'exprimera jamais que dans le cadre et selon les principes d'une certaine *grammaire*, sans laquelle nul langage n'existe.

Mais il parle également pour que le langage soit reçu ; il parle pour un autre, l'être aimé ou le parti, dont les réponses relanceront le discours, selon les lois d'une certaine *dialectique*, qui ne sera jamais qu'un certain chemin du Je contenant (de ses croyances) vers le Je contenu (dans cette passion ou cette église, ce couple ou ce syndicat), ou de l'ensemble de mes cartographies mentales à la fonction qui me dirige, ou des possibles que j'apprends à la durée que j'épouse, ou bien l'inverse, selon que les interlocuteurs choisissent ce sens-ci du Temps ou celui-là. Le communiste est, par nature, un pénétrant, un révolutionnaire dans le monde bourgeois qui l'emprisonne ; mais ce même communiste, devenu un contenant, un dogmatique, sera pénétré par le gauchiste qu'il contient. Je suis toujours ou plus ouvert ou plus fermé, ou plus mystique ou plus rationaliste que mon interlocuteur. Les amants vivent de ce conflit, où l'un est toujours le plus amoureux et l'autre le plus technicien.

Enfin, parlant selon cette grammaire et soumis à cette dialectique, mon discours également parlera de *quelque chose* et, dans l'incertitude — ou l'ignorance — de ce quelque chose peut être (puisque'il ne sera ni moi ni toi), ce qui comptera le plus, en somme, ce sera l'art, la manière, la *rhétorique* du

discours. On sait assez que, seule, cette rhétorique-là, en fin de compte, convaincra l'hésitant, l'étranger, le public et la foule, parce qu'elle est la seule approche possible de *ce qui est*. Pour quoi le discours de l'homme politique l'emportera toujours sur les balbutiements du néophyte, même si ces balbutiements contiennent une plus grande part de « vérité », et pour quoi le poème l'emportera toujours, dans la durée, sur le discours de l'homme politique, même si celui-ci apparut plus habile, mieux adapté à son objet.

Quoi que je dise, je me parle, et je parle pour toi, et je parle de lui. De cette trilogie-là, personne ne peut sortir. Or, différemment, cette Première Personne (le Moi) sera la Vérité, puisqu'il n'existe rien qui puisse la contredire ; cette Deuxième Personne (le Toi) sera le Bien, puisque, sur ce plan-là, tout se situe en fait pour ou contre l'adversaire ou l'ami, le refusant ou l'acceptant, le regardant et le regardé, le bien et le mal, etc. Et cette Troisième Personne sera le Beau ou l'Harmonie, car, ignorant l'exacte nature de *ce qui est*, je ne saurai si je l'appréhende ou non que par l'harmonie même du discours.

Mon besoin de Vérité, alors, ou de m'identifier au Réel dans une autre sorte de Je-moi fera que je transposerai ce moi en la réalité même, par une *grammaire* théologique qui ne connaîtra qu'un dieu, le dieu de Vérité ou de la Première Personne. Mais ce dieu de Vérité, nécessairement aussi, élira l'un des Eléments pour son séjour privilégié : le Feu, comme Yahveh ou Jupiter, l'Eau comme le Grand Serpent ou l'Hermès trismégiste, la Terre comme la Grande Déesse, l'Air comme le Souffle de l'Ouranien. Car il ne sera que pour s'identifier à l'Univers, comme le Je, par la grammaire, s'identifie au moi.

Mon besoin de bien, de vertu, de communication — ou de refléter fidèlement le Réel en soi fera que je transposerai ce *toi*, modèle, miroir, exemple ou but, en une autre divinité, le dieu du Bien ou de la Deuxième Personne. Mais ce dieu de Dialectique, accessoirement, dominera de même en l'un des Quatre, puisque je ne puis rien refléter du Réel qu'en ses quatre dimensions. Vertu ou science, la Vierge dominera

sur la Préservation (la tempérance, la chasteté) et sur l'édifice, édification ou géométrie ; le lignage et la ligne la symboliseront ; ou bien l'Araignée, qui enduit également ses fils d'une couche protectrice et prenante (car ligner, lignager, ce n'est jamais qu'enduire). Le Grand Archer ou Grand Architecte, Arès-Eros, dominera sur le Courage (et sur la volonté) en même temps que sur le Nombre, comme on le voit depuis l'ancien Centaure jusqu'au dieu de l'Arche, et d'Horus à l'Arkhon. Le dieu double (les Gémeaux) dominera à la fois sur la Fraternité (la bonté, le semblable, la conformité, la norme) et sur les Astres, modèles des humains, de sorte que l'un des deux jumeaux au moins, ou l'Hunahpu maya ou le Pollux grec rejoindront les étoiles — et les dénommeront. Au contraire, le Boudha du Gange, le Baptisé baptisant, l'*Ichthus*, dominera sur la Charité, l'osmose d'amour, et sur la Rythmique, la musique, comme on le voit par tout l'ésotérisme passé, osirien ou bouddhiste, chrétien dans le Royaume des Saints (du 7^e au 11^e siècle). Car le dieu du Bien n'existe que dans le rapport qui s'établit de toute vertu et de toute science à l'Univers, ou du contenu du Je à son contenant.

Enfin, dieu ou déesse du Beau, je ferai de la divinité suprême le dieu de la Rhétorique selon Boèce ou la Troisième Personne de la Trinité. Mais, ce dieu de l'Harmonie, je le doterai de *pouvoirs* divers, selon qu'il créera la Terre (et l'Homme fait de poussière) comme la Vache Hathor ou le Taureau Mardouk, Allah ou le Créateur de Nicée ; qu'il formera le Ciel (et, de son souffle, l'homme A D M) comme le Formateur du *Popol Vuh* maya ou l'Elohim du 5^e jour ; qu'il fertilisera toutes les existences comme le premier Brahma, celui des *Veda*, le Mi de l'ancienne Egypte ou du *Zohar*, le Toth égyptien, le Bythos de Basilide et de Byzance ; ou qu'il instituera et gouvernera le monde comme le Seigneur souverain, depuis le Râ antique jusqu'au renouveau solaire de Trente et du classicisme français.

Ce Créateur, je ne l'honorerai ou l'approcherai jamais mieux que par le Vertige (de la danse téléstique des Noirs ou du tournoiement du derviche) ; ce Fertilisateur, je ne l'honorerai que par l'acceptation du Risque où me précipitent

toutes les intuitions, car il est aussi l'Esprit Intérieur ; ce Souverain, je l'honorerai surtout par le Combat, comme Ignace le comprit après le Ramésside. Mais, ce Formateur, c'est par la Conversion, le travesti et la métamorphose que j'approcherai au plus près de lui, ou par le dépassement de soi-même que révèle toute initiation. Car, étranger à l'univers qu'il crée, fertilise, gouverne et forme, ce dieu ne pourra que le déterminer — comme, inconcevablement, le Jeu de la rhétorique détermine en effet l'objet même du discours.

Telles sont les Douze structures hors desquelles le Réel ne pourrait être à la fois circonscrit (ou connu), reflété et suscité, puisque le Je ne vit pleinement en *ce qui est* (et tout ce qu'il est) que dans le Trois d'une part, pour se saisir soi-même, et dans le Quatre, pour épouser son contenant. Or, je ne peux être dans le Quatre et dans le Trois à la fois que de douze manières différentes.

Il n'importe plus, désormais, que ces Douze soient figurés par un bestiaire (la Chèvre, le Loup, le Scorpion, le Dragon volant, l'Araignée, le Lion, le Serpent, la Colombe, le Taureau, le Bélier, le Poisson, l'Aigle) ou par des symboles humains (la Mère, l'Archer, le Mineur, le Compensateur, la Vierge, le Roi, le Savant, les Frères, le Créateur, le Justicier, l'Amant, le Dispensateur) ou, même, par des principes, tels que la Fondation, la Direction, la Germination, l'Égalité, la Préservation, la Hiérarchie, la Connaissance, la Similitude, la Création, la Justice, l'Amour et la Liberté. Il n'importe guère plus que, depuis six mille ans — ou davantage — un ésotérisme habile a su définir ces douze structures dans un langage qui les transforme incessamment, selon les syncrétismes de l'heure, et les nomme aujourd'hui le Capricorne (car la Chèvre a été revivifiée par l'Eau), le Sagittaire, le Scorpion, la Balance (car le Souffle n'est plus que le dieu de l'Égalité), la Vierge, le Lion, le Cancer (figure présente de l'ultime Savoir dégradé), les Gémeaux, le Taureau, le Bélier, les Poissons et le Verseau, en associant en une seule suite les symboliques humaines, bestiales et principielles.

Mais si, éternellement, je me maintiens en l'un des Douze, je n'appréhenderais jamais que cette connaissance-là,

ou cette vision-là ou ce pouvoir défini. De sorte qu'il me faut sans cesse *sauter* de l'un à l'autre si je sais, ou dois ou peux, en venir à vivre enfin dans le Réel *en soi* (Moi, Toi et Lui). Ou bien il faut, en d'autres Temps, en d'autres Espaces, que les Douze eux-mêmes contiennent à tour de rôle, ou modèlent ou possèdent les quatre dimensions du Réel où je suis.

Entropie et néguentropie — Nous avons défini qu'à notre humaine échelle, *ce qui est* ne peut évoluer que d'un devenir discontinu (hétérogène) à une continuité devenue, du possible à l'éternel, ou bien, dans le sens inverse, de quelque passé homogène vers un avenir discontinu (la désintégration, le néant de la mort).

Le rationaliste prétend qu'il n'existe que cette voie-ci. Il donne le nom d'*entropie* à l'éparpillement, la perte d'énergie, le stress, qui conduit l'onde à sa désintégration et le Je lui-même à la mort. Car, selon les affirmations de la science contemporaine, ce que nous nommons « matière » n'est que de l'énergie, sous une forme statique, en quelque sorte. Le constituant de la lumière (ou *photon*), dont on ne décide pas s'il est mouvement ou position, onde ou petit corps, s'engrène en la matière pour devenir *électron*, dont on ne peut définir, à la fois, la vitesse — dans le sens électromagnétique — et la position sur une orbite gravitationnelle donnée.

Il suit de cette théorie : 1°) que la lumière, venue du passé (à 300.000 km/s) ne cesse de se dégrader et de perdre son énergie à mesure que décroît sa longueur d'onde, depuis l'onde hertzienne (de 3km et plus) jusqu'à l'imperceptible rayon gamma, issu de la dernière désintégration, 2°) que la matière elle-même ne cesse de se dégrader, par perte de son énergie, selon un schéma très simple en vérité, puisque tout corps radio-actif jouit de la plénitude de son énergie pendant la moitié de son existence (c'est sa *période*), puis de la moitié de cette énergie pendant la moitié de la période suivante, puis du 1/8, puis du 1/16, etc.

C'est-à-dire que, dans ce sens du Temps, du passé vers l'avenir, tout ne cesse de se corrompre et d'aller vers la mort, comme nous l'avons vu. Mais, contradictoirement, Einstein

fondait sa science sur la croyance que *la lumière revient*, après un certain nombre de trillions d'années, à son point de départ. Cette « lumière » n'est donc pas réellement dissipée, ou bien, en un autre lieu ou dans un autre temps, elle se reconstitue, hors de tous nos calculs.

En effet, le contenant n'obéit pas aux mêmes lois que le contenu. Par exemple, l'énergie contenue dans un système donné (cinétique) n'est point calculée par la même formule qui a rendu Einstein célèbre : la notion de masse n'y figure pas. Mais, pour inventer sa formule, Einstein lui-même a dû, d'abord, imaginer un monde contenant de tout système, et contenu dans la courbure de la lumière. Il a fait de l'Univers tout entier un « système », car on ne peut mesurer que le contenu, jamais le contenant, dont la continuité, précisément, échappe à toute mensuration, à toute horloge.

De son univers systématique, Einstein n'avait en somme que défini la limite : la vitesse de la Lumière, C ou 300.000 km/s, ou, plus simplement, la Vitesse, puisque, selon son axiome même, aucune vitesse n'est supérieure à celle de la Lumière. Depuis sa découverte, de nombreuses expériences de laboratoire ont pu démontrer, en effet, qu'à l'approche de cette limite, la vie de la particule élémentaire (méson de spin $1/2$ ou 2) se prolonge ou s'éternise en quelque sorte. A l'approche de la Vitesse de la lumière, le phénomène « vitesse » cesse : on pénètre en un autre monde, contenant de l'univers einsteinien, incalculable par nos horloges, puisque *le Temps n'y passe plus*. Langevin en a déduit son paradoxe célèbre, selon lequel, si un astronef allait « plus vite » que la lumière, ses occupants ne vieilliraient pas tout le temps du voyage.

Cet autre monde, dès avant la dernière guerre, Dirac le nommait *l'antimatière*. Longtemps combattue par les orthodoxes, l'hypothèse de Dirac est admise aujourd'hui. Il s'agirait d'un autre Espace, d'un autre Temps, où les lois de l'Espace-Temps ne seraient plus applicables, mais, en quelque sorte, inversées. Si bien qu'au contraire des nôtres, créés par la Lumière, les anti-électrons redeviendraient des antiphotons, constituants de la Lumière, et que le sens de l'Antitemps, nécessairement, y serait de l'avenir vers le passé ou, plus exacte-

ment de l'im-possible vers une durée im-matérielle (que les mystiques, depuis toujours, ont appelé l'Eternité).

Mais ce n'est pas une découverte récente. Précédemment, bien avant Dirac et selon la même logique que lui, les prêtres égyptiens, indiens et chaldéens, dès le III^e millénaire avant J.-C., avaient compris que les constituants de *ce qui est* — structures ou dieux — ne pouvaient mourir sans renaître ; qu'une entropie universelle n'est point concevable hors de l'hypothèse d'une néguentropie extrauniverselle, rigoureusement inversée. Mais ils ne donnaient pas à l'éternel retour des trillions d'années comme Einstein : seulement quelques milliers d'années, ou 36.000 ans selon les Sumériens, ou 24.000 ans les Indiens des *Veda*, ou plus de 25.000 ans les prêtres d'Héliopolis, ou 25.900 ans Platon, Hipparque et les prêtres alexandrins. Ce dernier temps recouvre sensiblement celui que Kepler a donné au cycle précessionnel : 25.800 ans.

Platon affirmait que, pendant la moitié de ce cycle, les dieux se préoccupent de l'humanité et que, pendant la seconde moitié, ils l'abandonnent à elle-même. L'expression eût été relativement exacte s'il avait dit : chaque dieu. Car, de fait, deux mille ans avant Platon, les Egyptiens donnaient 13.000 ans de « mort » à l'un de leurs dieux au moins, le dieu mâne ou dieu-souffle, et les Indiens 12.000 ans de « mort » à leur dieu *Manu* ou de l'Atmosphère ; et, plusieurs siècles avant Platon, Zoroastre donnait 12.000 ans de vie au dieu souverain ou de Lumière, Ormuzd. C'était déjà, à peine différemment, « le temps de vivre » et « le temps de mourir » de Salomon, la Cité de Dieu et la cité des hommes de saint Augustin, le Paradis et l'Enfer de Dante.

Nature des dieux — Dire que, dans l'autre-monde ou dans l'antimatière, tout se passe à l'inverse de nos lois, qu'est-ce que cela peut bien signifier ? D'abord, que rien ne s'y passe, puisque tout passe en ce monde.

Lorsqu'on saute d'un système donné à l'univers contenant d'Einstein, une notion s'ajoute à la notion de « vitesse », la notion de « masse », *M*, mais quelque chose se perd, la notion de « temps » en soi, *T* (et, par suite, la notion de

« force », fondement de l'ancienne physique). Si l'on prétend sauter de l'univers einsteinien à l'univers contenant de celui-ci, une notion se perd aussi, celle de « vitesse »; une autre notion doit donc s'y inventer de même. Ce pourrait être la notion de « distance », que nous retrouvons dans tous les mondes gravitationnels ou, plus exactement, de « position » donnée sur une « orbite » donnée.

En un monde orbital, on ne peut plus calculer la vitesse des corps, puisqu'il n'y a plus de vitesse : seules existent l'accélération ou la décélération, étroitement liées à la gravitation qu'exerce sur quelque corps donné l'attraction du noyau ou de l'astre central, du cœur de la galaxie ou de quelque autre moteur inimaginable actuellement.

Dans l'éternel retour qui les caractérise, l'électron, la planète ou le système solaire obéissent de fait à quelque alternative (par exemple l'éruption et le calme solaires) dont les rythmes exacts ne peuvent qu'échapper à leur contenu, puisqu'elle est elle-même liée à d'autres rythmes, qui la contiennent. Il se conçoit sans peine qu'un contenu peut encore percevoir quelque chose de son univers contenant (trois des murs, au plus, de la chambre qui me contient, ou le plancher ou le plafond), mais comment imaginerait-il une seule des dimensions de l'univers qui contient celui-là ? Et, n'en pouvant imaginer une seule dimension, comment se pourrait-il qu'il en approche, même de très loin, la nature ? Contenus dans une caverne, dit Platon, les hommes n'y peuvent saisir que les ombres qu'y projettent la Lumière extérieure. Et Lao-tseu : « Tu juges de l'épaisseur de tes murs, mais tu ne connais rien du néant qui les constitue ». « Comment jugerais-je de la puissance du Créateur, disent Gilgamesh et Salomon, quand je ne comprends pas clairement ses créations ? »

Platon croit en un dieu-modèle dont l'Univers des hommes ne serait que le reflet ; Lao-tseu en un dieu-vérité, dont notre Univers ne serait que le contenu ; Gilgamesh et Salomon en un dieu extérieur au monde, dont le monde ne serait que la création. Mais, en dépit de ces divergences — essentielles — ils disent tous trois la même chose : le contenu ne peut pas refléter ou connaître ou déterminer son contenant,

et celui qui se tient sur le seuil du contenu et du contenant (l'homme) ne peut appréhender, par son contenu, que des images ombreuses, ou des lois falsifiées ou des approches insuffisantes de son contenant. Car, il y a, d'une part, les reflets, les connaissances, les arts, mais, de l'autre, le Modèle, la Vérité, l'Harmonie. Et les premiers ne peuvent pas appréhender les seconds plus que la discontinuité ne peut appréhender le continu.

D'autres sont allés plus loin : un d'Autrecourt, un Nicolas de Cues, un Ibn Arabî, un Moulla Sadrâ, aux XIVE et XVE siècles ; ou un Homère et un Hésiode, un Job et un Elie, au IXe et VIIIe siècles avant J.-C. Ils n'y sont parvenus qu'en inversant diamétralement toutes nos conceptions et toutes nos croyances. D'une mort de la Vierge (Iphigénie), Homère tire un renouveau de la Vierge (Nausicaa) ; de son extrême dénuement, Job une raison d'espérer ; de l'existence du dieu de Feu, Elie une destruction possible du Feu. De la diversité des quêteurs de Simûrgh, le roi des oiseaux, l'évidence qu'un jour les Trente se retrouveront Simûrgh lui-même, dont ils ne sont que les parties, Attar ; ou que l'homme lui-même crée son Créateur, Ibn Arabî ; ou que la grandeur de l'homme est sa folie, Sadrâ ; ou que, par sa faculté de saisir les diverses synthèses du Réel, de les créer, l'homme a reçu de Dieu la faculté de créer des synthèses parfaites, auxquelles il s'identifie, Nicolas d'Autrecourt ; ou qu'au contraire des nôtres, les lois de l'Hyperespace font que les « opposants s'opposent par les extrêmes », de sorte que le moins se résout en plus, et le plus en moins, Nicolas de Cues, etc.

Le concile de Trente, en réalité, n'avait pas tort d'imaginer que le dieu futur serait un dieu d'Air, un dieu du Ciel (lié d'une part aux Gémeaux ou à la Fraternité, de l'autre à la Balance ou à l'Égalité), mais aussi un dieu d'Harmonie (lié au Verbe, au Souverain et au Créateur) ; et que, pour préparer le passage de l'humanité de l'*Ichthus* au Verseau, il lui fallait, d'une part, retrouver l'antique fraternité des chrétiens primitifs, de l'autre instituer le culte de la Troisième Personne ou Esprit Saint, lié au Créateur, au Souverain et, surtout, à l'Intuition interne, la Lumière Intérieure des

grands mystiques. Mais, après seize ans de vaines querelles (de 1547 à 1563), le concile eut le tort de rejeter l'Indicible : la loi d'Attar, qui mène l'hétérogène toujours à une autre homogénéité ; la nécessité de l'échec et de la mort, connue de Job et d'Homère ; le prodige de la folie ou l'absurdité d'un dieu créateur et créé, etc. Etudiant l'Autre monde, en somme, le concile de Trente a eu le tort, a commis le crime de ne pas admettre que l'antimatière obéisse à des lois toutes contraires des nôtres.

Or, puisque, en notre monde, une discontinuité possible ramène toujours à une continuité devenue (ou, sinon, du passé à la mort), il faut qu'en l'autre monde, une continuité devenue ramène toujours à une discontinuité possible (de l'inertie gravitationnelle à la vitesse électromagnétique — et du monde unifié des mythes au devenir même de la Foi) ou, sinon, dans le sens « entropique » des « dieux », de l'éparpillement du dieu en sa période « kâli » à la fausse permanence de l'Idole.

Mais c'est l'interversion même que nous constatons en tous nos actes, selon que nous choisissons la vitesse, la prétention, la volonté de conduire l'hétérogène qui nous constitue à un homogène manifeste (planification, progrès) ou l'inertie, la soumission, la croyance en un quelconque destin (vocation) qui nous recomposerait en ce que nous devons être, selon que nous choisissons la flèche du passé vers l'avenir ou du possible vers l'éternel. Et c'est-à-dire qu'à tous les échelons du Réel, la même ambiguïté se renouvelle entre le contenant et le contenu. A cela près, toutefois, que le contenant de l'univers le plus petit se retrouve être le contenu du plus grand.

Les cycles — En effet, une ligne ne consiste pas en un seul point (bien que tout point contienne l'infinité des lignes, comme Aristote l'a démontré⁽¹⁾). De même, le plan ne consiste pas en une seule ligne ; le volume en un seul plan. Il

(1) Du sommet d'un double triangle, Aristote abaissait une infinité de droites, dont chacune coupait la première base, puis la seconde, en un point déterminé. C'est donc que la plus longue base contient autant de points que la plus courte — et que le point initial (le sommet du triangle) les contient toutes *en soi*.

s'en déduit que l'Espace-Temps, à quatre dimensions, ne consiste pas en un seul volume. Spatialement nous savons bien, par expérience, que l'électron ou une structure quelconque de l'A.D.N. sont contenus dans l'atome ou la molécule, puis l'atome ou la molécule dans le constituant chimique ou le sang, puis le constituant et le sang dans quelque « corps », puis les corps dans une atmosphère, l'atmosphère dans la stratosphère, le système solaire en notre galaxie, notre galaxie, etc. Peut-être sans fin.

Temporellement de même, il n'est pas de contenant (ou cycle) qui ne soit contenu en quelque autre cycle, dont les structures orbitales seront en effet différentes. Il est donc assuré que des cycles plus vastes contiennent le cycle de Platon et de Kepler, comme l'ont su l'Indien, dont le *kalpa* recouvre 360 ères de 24.000 ans, et le prêtre chaldéen, dont la Grande Année recouvrait dix *sares* (de 36.000), etc.

Mais, si l'on étudie tous les cycles connus et définis par le double rythme d'alternance (inspiration/expiration, jour/nuit, saisons chaudes/saisons froides, etc.), on doit y remarquer une curieuse constante.

L'année mythique (360 jours solaires) recouvre 9.331.200 fois le temps moyen de l'inspiration/respiration (3 secondes $1/3$). Le cycle alexandrin (18 années solaires ou 19 années lunaires) recouvre 9.331.200 minutes. L'ère précessionnelle de Platon (2.160 ans) recouvre 9.331.200 heures doubles (sumériennes), le Grande Année platonicienne et ptoléméenne (25.920 ans) 9.331.200 jours et le *kalpa* indien 9.331.200 ans solaires. Il n'est pas de raison pour qu'on ne puisse poursuivre la concordance jusqu'à 9.331.200 cycles alexandrins, ères précessionnelles, Grandes Années, kalpas, pour retrouver en fin de compte, les deux cent trillions d'années d'Einstein.

Cette hypothèse entraîne une conséquence singulière. En effet, le rythme de l'inspiration/expiration n'est pas le même la nuit et le jour ; il n'est presque jamais de l'ordre de 1 seconde $3/4$ d'inspiration et 1 seconde $3/4$ d'expiration, mais il évoluera en fait de $7/8$ seconde à $2\ 1/8$, de sorte qu'une respiration précipitée n'atteindra pas les deux secondes et qu'une respiration calme et volontairement ralentie débordera les 4 secondes.

De même, le rythme jour/nuit n'est pas le même d'une saison à l'autre : il évolue de 8 heures de jour et 16 heures de nuit, au solstice d'hiver, à 8 heures de nuit et 16 heures le jour au solstice d'été. Le rythme saisons chaudes/saisons froides n'est pas strictement identique d'une ère précessionnelle à l'autre.

Le solstice d'hiver est passé du 20 décembre au 27 décembre depuis 6.000 ans (en se situant le jour de Noël, le 25 décembre, il y a un millier d'années), et le solstice d'été du 10 juillet au 22 juin (en se situant à la Saint-Jean le Baptiste, le 24 juin, au Moyen Age). Si bien que l'été et l'automne, le temps où la lumière décroît, se sont accrus de $19 + 7 = 26$ jours en 6.000 ans et que l'hiver et le printemps, le temps où la lumière croît, ont diminué d'autant en six millénaires. Reporté à la moitié de la Grande Année (12.960 ans plus ou moins), la variance couvrirait une soixantaine de jours ou deux mois, plus ou moins. Le rapport maximum deviendrait alors six mois moins deux d'une part, six mois plus deux de l'autre. De sorte qu'en une certaine époque (le maximum des glaciations), les saisons froides eussent recouvert huit mois et les saisons chaudes quatre. 12.960 ans plus tard (au temps de Sumer), le rapport aurait été inversé, comme si Babel s'était fondée au coeur du solstice d'été d'une Grande Année de quelque 26.000 ans.

On peut, en poursuivant le calcul, imaginer que le rythme intérieur aux 2.160 ans de l'ère précessionnelle (1.080 ans de Royaume du dieu, 1.080 ans de non-royaume) évoluerait, en un certain kalpa jusqu'au rapport 720/1.440, à l'intérieur du rythme. Mais il n'est pas besoin de l'imaginer. Car l'Egyptien du III^e millénaire (et de 1860 avant le Christ, encore) croyait en une durée de non-royaume de 1.460 ans. Or, 1.460 ans solaires de 360 ans représentent 518.400 jours; 1.440 de nos années (de 365 jours $\frac{1}{3}$) donnent 526.600 jours. C'est-à-dire que les deux périodes sont identifiables l'une à l'autre, à 8.000 jours près, vingt ans sur quinze siècles, qui représentent peut-être, précisément, le « degré de liberté » ou la variance du rythme propre à un cycle contenant du cycle précessionnel.

Ces mêmes Egyptiens du XIX^e siècle avant J.-C. donnaient au Royaume du dieu (le Phénix solaire) 500 ans seule-

ment. Ils établissaient donc la durée totale de l'ère précessionnelle à $1.460 + 500 = 1.960$ ans. L'auteur de l'*Apocalypse*, deux millénaires plus tard, donnera les nombres : 1.000 ans de Royaume et 1.260 ans d'incubation (et de corruption du dieu précédent) ; Joachim de Flore, mille ans plus tard, les nombres : 900 ans d'incubation du dieu futur et 1.260 ans de Royaume. De sorte qu'en quatre mille ans, l'estimation du Royaume (l'été et l'automne mythiques) sera passé de 500 ans à 1.260 ans et l'estimation du non-royaume (l'hiver et le printemps mythiques) de 1.460 ans (de 360 jours) à 900 ans (de 365 jours). L'écart peut sembler excessif. Il n'en correspond pas moins à une certaine réalité.

Nous avons vu que, dans le cadre du cycle circadien (de 24 heures), le rythme de la respiration peut évoluer d'une seconde à trois, plus ou moins, d'inspiration ou d'expiration ; que, dans le cadre du cycle annuel, le rythme de l'alternance circadienne peut évoluer de 8 heures à 16 heures de jour et de nuit ; que, dans le cadre de la Grande Année de 25.920 ans, le rythme saisonnier semble évoluer de 4 à 8 mois, plus ou moins, de « saisons froides », etc. Il serait donc étonnant que la Grande Année elle-même ne comportât pas un rythme interne (la *vie* et la *mort* des dieux) qui ne partagerait qu'exceptionnellement la grande Année en deux parties égales, mais qui, plutôt, évoluerait sans cesse, selon une autre « variance » dans le cadre d'un cycle plus vaste, de quelque 8.640 ans à quelque 17.280 ans selon les variances mêmes par ailleurs constatées.

S'il pouvait raisonner, un éphémère, qui ne connaîtrait que la moitié d'un jour, calculerait, vivant en hiver, que le cycle circadien doit évaluer deux fois 8 heures ($= 16$) ; et, vivant en été, que ce cycle recouvre deux fois 16 heures (32). De la même manière, vivant en une époque où le rythme intérieur à la Grande Année épousait l'alternance 8.640 ans/17.280 ans et, plus spécialement, en cette dernière courbe, un Sumérien du Ve millénaire avant J.-C. eût donc dû calculer que la Grande Année recouvrait deux fois 17.280 ans (de nos années) ou 18.000 des siennes (de 360 jours). Il aurait dû imaginer un *sare* de 36.000 ans ; ce qu'il a fait.

Mais, le cycle contenant de la Grande Année comptant 12 « longues périodes » de 25.920 ou 311.140 de nos années, ce même Sumérien, pour retrouver un nombre équivalent, n'aurait pu qu'imaginer une suite de dix *sares*, donnant 360.000 ans (de ses années). Et c'est ce qu'il a fait également. Or, il y a six mille ans de cela, preuve que la science du Temps ne date pas d'hier.

L'échange — L'hypothèse des cycles contenus et contenant, ainsi, permet de rendre compte de tous les « degrés de liberté » contenus dans les cycles — et par suite, de l'imprécision apparente des prophéties, qui se fondent précisément sur la science du Temps (depuis Jérémie ou Ezéchiel jusqu'à Nostradamus et Ulrich de Mayence). Mais la même hypothèse entraîne une conséquence bien plus étrange : la continuité d'une seule alternance depuis le plus petit cycle jusqu'au plus grand.

En effet, le double rythme de l'inspiration (où l'on reçoit) et de l'expiration (où l'on donne) n'est pas différent du rythme circadien, où la Terre reçoit la lumière (pendant le jour) et restitue toute sa chaleur (pendant la nuit), et du rythme saisonnier, où, de même, la Terre et toutes les planètes reçoivent l'énergie solaire pendant une partie de l'année et restituent quelque chaleur pendant l'autre « moitié ».

Sur ces exemples, tous les ésotéristes, de Zoroastre à Nicolas de Cues, par Salomon et les bouddhistes, l'auteur de l'*Apocalypse* et les moines cisterciens, ont donc imaginé quelque rythme analogue (Temps de Dieu et Temps de l'homme, mouvement positif et mouvement négatif, « royaume » et « non-royaume », etc.) qui partagerait de même chaque ère précessionnelle de quelque 2.160 ans. Ou bien le Chaldéen de *La descente d'Ishtar*, l'Égyptien du *Livre des morts*, le brahmane des *Veda*, le Platon du *Timée*, etc. ont partagé de même la Grande Année de 26.000 ans en une « vie » du dieu, où l'Ineffable se manifeste, et une « mort » du dieu, sa descente aux enfers ou son absence, où l'homme doit tout tirer de soi, parce que les dieux ne lui donnent plus.

C'est à dire que les dieux — ou les structures — ne cessent de mourir et de renaître : métaphysiquement sur des millions d'années ; historiquement dans le cadre de l'ère précessionnelle ; concrètement dans le cadre de notre année solaire ; dans la poitrine de chaque homme, dans le cadre de la respiration ; nucléairement peut-être, comme le croient les physiciens, dans le temps inimaginable — mais calculable — du millionième de seconde. Mais, en tous les rouages de l'incomparable machine, c'est le même rythme qui s'instaure, c'est le même piston qui fonctionne ; du don et de la réception, de la création et de l'accueil, du contenu vers le contenant, ou l'inverse, toujours.

Les successions mythiques — La digression nous a fait perdre de vue l'objet de cette étude : comment le Je peut se saisir soi-même, en tant que contenant de ses divers possibles et en tant que contenu dans une continuité qui n'est autre — ou ne sera — que l'ensemble de ses actes, leur durée, leur passé, quand ils seront devenus.

Nous avons démontré que cette double réalité, « possible/durée » (ou son inverse, « passé/avenir ») ne se laisse pas réduire en une seule dualité mais qu'au contraire, elle se diversifie toujours, concrètement, en deux états spaciaux, le discontinu et le continu, et en deux états temporels, le devenir et le devenu. Puis, que le Je lui-même ne se laisse pas définir autrement que par le Trois, que les uns nomment le Moi, le Toi et le Lui (soufis, dominicains allemands) ou les Trois Personnes (le catholicisme) et les autres ésotéristes d'autre façon : Platon, le Vrai, le Bien et le Beau : Boèce, la Grammaire, la Dialectique, la Rhétorique ; les Kabbalistes, la Roue, le Coeur et le Trône ; les scolastiques, l'intelligence, l'âme et l'instinct, etc.

Enfin, nous avons dû admettre que le Je est incapable, d'une part, d'agir conformément aux trois modalités, d'autre part de saisir les quatre dimensions de *ce qui est* et le contient. Il se situera toujours soi-même dans l'une des dimensions, s'il prétend se saisir et communiquer et demeurer objectif enfin en sa triple modalité. Mais il exprimera seule-

ment ou le Moi ou le Toi ou le Lui, s'il prétend épouser le Réel tout entier en ses quatre dimensions.

C'est-à-dire qu'il aura toujours douze possibilités (3 X 4) d'accéder au Réel en demeurant soi-même. Comme, par exemple, le moi-vertige (la danse), le toi-vertige (la contemplation), le lui-vertige (la création); le moi-combat (la sélection), le toi-combat (l'émulation), le lui-combat (l'élection); le moi-risque (l'évidence), le toi-risque (l'osmose), le lui-risque (l'intuition); le moi-travesti (la compensation), le toi-travesti (la similitude), le lui-travesti (la liberté). Ou, selon d'autres vocabulaires, le Vrai terrestre, igné, liquide, aérien, puis le Bien dans les quatre Vertus, le Beau dans les quatre Pouvoirs, etc. Mais, dans chacune des douze possibilités, le Je ne saisira jamais qu'un aspect du Réel *en soi* et dans la seule mesure d'une de ses modalités. Pour se saisir tout entier en même temps que Dieu, il lui faudrait, en quelque sorte, épouser l'une après l'autre les douze possibilités, puisqu'il ne peut s'identifier aux douze ensemble.

Or, le Je, effectivement, vit dans ce Réel-là, on n'en peut guère douter. Mieux : il *est* ce Réel. Car, s'il ne l'était pas, il n'aurait pas d'existence. C'est donc qu'à tout instant, dans leur succession, il s'identifie aux douze structures. Et c'est-à-dire que, d'une manière certes inconcevable, à la fois spatialement et temporellement, les Douze se suivent dans un ordre immuable, qu'il nous faut maintenant définir.

Or, cette définition s'impose de soi-même, par la constatation de la coexistence des cycles contenant et contenus. Il s'en déduit, en effet, qu'en chacune de ses manifestations, le dieu — ou la structure — se trouvera défini, à la fois, par sa position contenue dans le Quatre, sa position contenant du Trois (comme sécante de la *Noosphère*), son orientation de l'Unité vers le Deux ou de l'homogène à l'hétérogène, dans le sens contenant/contenu, et son orientation de la Dualité vers l'Un ou du discontinu vers le contenu, dans le sens inverse. Il en sera de même du Je.

Par suite, ne cessant d'être cette sécante, chaque structure en son univers et le Je dans le sien devront se soumettre à un ordre de succession doublement défini dans le Trois

et dans le Quatre (d'où le Deux se déduit) pour s'affirmer, en chaque cycle, comme l'Unité même, Dieu ou l'*En-soi*.

L'ordre de succession quaternaire mène de la Terre à l'Air, par le Feu et l'Eau, ou, si l'on préfère le langage alchimiste, de la matière solide à la sublimation, par le calorique et l'évaporation ; ou de l'eau à l'hydrogène et l'oxygène, constituants de l'air, par dissociation au feu de l'ensemble H₂O, selon le langage de nos chimistes. L'ordre de succession trinitaire mène du Je-moi ou d'une certaine Grammaire au Je-lui ou à l'Harmonie par le Je-toi ou la Dialectique, comme tous les poètes le savent bien.

C'est-à-dire, en dotant la suite quaternaire des signes 1, 2, 3, 4 ; et la suite trinitaire des signes A, B, C, que les Douzes se suivent dans cet ordre : A1, B2, C3, A4, B1, C2, A3, B4, C1, A2, B3, C4 ; ou si l'on préfère : Terre-moi, Feu-toi, Eau-lui, Air-moi, Terre-toi, Feu-lui, Eau-moi, Air-toi, Terre-lui, Feu-moi, Eau-toi, Air-lui. Ou, encore : le Capricorne, le Sagittaire, le Scorpion, la Balance, la Vierge, le Lion, le Cancer, les Gémeaux, le Taureau, le Bélier, le Poisson, le Verseau. Sinon, dans l'ordre inverse, naturellement, de sorte que la succession précessionnelle des Signes, dans la Grande Année de 26.000 ans, est l'inverse de la succession astrologique dans le cadre de notre année solaire.

Mais, dans la mesure où l'astrologie se fonde sur une durée calendérique (le mois) qui ne possède aucun rythme interne et qui, par suite, *n'existe pas*, on peut douter que la succession astrologique présente la moindre réalité. Ce n'est pas un hasard si cette « science » renaît précisément dans les périodes matérialistes (akkadienne, hellénistique ou depuis notre XVIIIe siècle) où toute science ésotérique a disparu et où les dieux (anges ou démons) sont niés. L'astrologie n'est que le seuil qui reconduit l'humanité de la flèche réelle, Possible/Durée, à la flèche causale du Temps.

La Liberté — Le plus grand nombre de ces successions ne nous sont pas perceptibles : elles recouvrent un temps trop long ou trop court. Quel homme, en sa vie brève, pourrait cerner des suites qui couvriraient plusieurs millions d'années ? A son

échelle même (le cycle solaire, le cycle circadien, le cycle de la respiration), le Je ne distingue pas aisément les structures qui l'informent et qui le conditionnent. Et, dans l'infiniment petit, s'il apparaissait prouvé que l'électron ou bien se situe sur une orbite ou bien exprime son énergie, en passant d'une orbite à l'autre, le physicien n'en tire aucune conclusion qu'il ne puisse aussitôt formuler, par la constante H , par exemple, qui n'est que la mesure de son impuissance à définir la position de l'électron et à calculer sa vitesse dans un espace-temps donné.

Mais, dans le cadre de la Grande Année, les successions sont définies de la manière la plus précise qui soit, car chaque structure y domine pendant plus de deux millénaires et, pendant ces 2.160 ans plus ou moins, l'humanité entière vit de la structure nouvelle, de son information, de sa grâce et de ses réalisations, matérielles non moins que spirituelles ou divines (le *tell* ou le *nome*, la tribu, le fief, etc.).

De -2300 à -2000 avant J.-C., cherchant à définir la Justice attendue (le dieu X du premier *Veda*), les prophètes du Nord et du Sud en Egypte, ou Goudéa de Lagash, Oedipe ou Abraham distinguaient la Justice-loi, que l'homme croit inventer quand il la reçoit des dieux, de la Justice-foi, où l'homme se donne à Dieu sans en attendre une autre contrepartie que la divine Justice elle-même.

La première se fondait sur le Feu (ou le Combat), la seconde sur la Vérité. Et, dans le Feu ou le Combat, la Justice-loi devait se fonder sur ces divinités connues : le Souverain (Shamash, Râ) et le Sagittaire (Nin ou Horus) ; dans le Vrai, la Justice-foi ne pouvait se fonder que sur les dieux de la Première Personne, dont trois ou moins étaient connus : la Mère-terre (Asherat) ou Ea (le Capricorne), le Serpent-Lune (Sin ou Seth) et le Vent ou Souffle, Amon ou El, l'Enlil du Sumérien, l'Ouranos des Grecs. De l'alliance entre les cinq structures (deux parmi les Trois, trois parmi les Quatre) naissait la troisième structure de Feu et la quatrième structure de Vérité, le Bélier, qui n'est jamais, en sa Justice, que « le combat pour la vérité ».

Puis, de -150 à +150 (à très peu près), cherchant à définir le dieu d'Amour attendu (le dieu inconnu des Epîtres de Paul), les prophètes bouddhistes et hindouistes, alexandrins et stoïciens, le pseudo-Daniel et les Esseniens, Bolos et les poètes élégiaques puis romains, Philon et Paul, puis les gnostiques de Basilide et de Valentin, les quatre évangélistes enfin établissaient que l'Amour pouvait être reçu soit comme le fils d'Hermès (l'Hermès trismégiste, trinité de l'Eau) soit comme le fils de Vénus (et l'envoyé de l'Archer — Eros ou l'Arche).

Relié à l'Eau (et au rythme), il serait le troisième composant de l'Hermès, le Poisson de Job, de Jonas, de Tobie, d'Arion, de Pythagore, allié du Grand Serpent chinois ou du Naga indien et du Mystérieux des Mystérieux (le Min égyptien, le Mi ou le Mem des juifs, l'Enki, le Vulcain ou le Cabire de Chaldée, de Rome et de Samos) : le nouvel Oannès, le Jonas de la Bible, le premier Jean, le baptisant. Relié aux autres dieux de Bien, dont il serait le quatrième composant, on verrait en lui le fils de la Vierge (Aphrodite, Venus, Simia, Atargatis), l'envoyé de l'Archer ou le Messie de Philon, et le Frère des frères (les deux Jean, quand Jean le Prêtre eut achevé son Evangile ou quand Naga-Ajurna (le Serpent-Archer) eut inventé la Voie moyenne, à mi chemin des Sages et des Magiciens).

Sous le nom de Jésus-Christ ou de Bouddha (de Charité), le nouveau dieu sera d'abord l'Hermaphrodite, fils d'Hermès et de Vénus, les « deux en un » des évangiles apocryphes et des premiers Pères de l'Eglise, fils de Marie la Chaste ou de Kouen-yin en Chine, envoyé par l'Eros ou le dieu de gloire bouddhiste, frère enfin des Dioscures ou des Jumeaux romains ou des deux Jean (les *Deux Témoins* de l'*Apocalypse*), mais baptisé et baptisant, maître du Jourdain ou du Gange. De sorte que la Croix gémélique se dressera, pour des siècles, du milieu même du fleuve.

Ainsi, en notre temps, notre unique problème est d'unir en une structure le troisième constituant des Trois (Gémeaux/Balance ou la Fraternité et l'Egalité + I) et le quatrième constituant des Quatre (le Souverain-lion, le Créateur

taurin, le Verbe Intérieur + I), c'est-à-dire l'Air et l'Harmonie, le courant socialiste et le courant faustien.

Cette synthèse ne sera pas réalisée demain : deux siècles passeront avant son éclosion. Mais, déjà, nous savons que sera encore l'équilibre trouvé entre l'accueil et la création, entre une certaine compensation et une certaine hiérarchie, le contenu et le contenant, toujours, à l'échelle des dieux.

Car il n'est jamais demandé à l'homme que de répondre à l'indiscernable question, de donner *tout* ce qu'il reçoit, et de faire confiance aux dieux pour lui donner, lui dispenser ce qu'il doit répandre. Il ne nous est demandé que de faire de nos frères d'inconcevables égaux (dans une exacte et réversible compensation) dans la croyance à Dieu ou le respect du Je, pour qu'en échange, le dieu fasse de nous les hommes nouveaux, libérateurs et libérés.

JEAN-CHARLES PICHON